

Le Monde

Bill Viola, la vidéo animée par la peinture

de notre envoyée spéciale

On peut trouver surprenant que la National Gallery de Londres, cette noble et grande maison dévouée à l'art ancien, s'amuse à plonger le visiteur dans le noir pour lui faire découvrir les œuvres récentes d'un vidéaste. Mais, voilà, il s'agit de l'Américain Bill Viola, un créateur de grande envergure, dont l'œuvre est de plus en plus solidaire de la peinture ancienne. On le mesure au fil d'un parcours rassemblant le travail accompli depuis 2000 autour du thème des passions, non sans préambule, non sans citations de quelques-unes des multiples sources d'inspiration de l'artiste.

Une petite salle rassemble quelques tableaux du musée : *Le Christ mort porté par des Anges*, de Giovanni Bellini, *le Christ injurié*, de Jérôme Bosch, une *Mater Dolorosa* de l'atelier de Dierick Bouts, ainsi que plusieurs exemples d'art japonais. Parmi ces pièces est présenté *Man of Sorrows* (« L'Homme de douleurs », 2001), une vidéo sur un écran LCD format portable. Soit un ralenti extrême sur un visage d'homme submergé par la peine : un portrait, non pas celui d'un individu, mais de la douleur humaine, en prenant pour exemple la peinture religieuse occidentale du XV^e siècle ou du début du XVI^e siècle.

Jours la beauté des gestes des femmes qui tiennent le corps du Christ, du voile aux plis parfaits dont elles le recouvrent. On peut trouver le résultat insupportable, académique, pompier, au point de faire oublier la spiritualité ambiante, la tenue et la retenue du travail.

La suite des mains en noir et blanc, qui fait penser à une étude au sens classique du terme, est plus réconfortante. Sur quatre écrans, les paires de mains sont croisées, pliées, serrées, tendues, nerveuses, mobiles, d'une expressivité allant de la réflexion à la dévotion... Sous l'étude du langage des mains, Viola décline, comme il l'a souvent fait, le thème des âges de la vie et un peu de sa propre histoire.

Une autre pièce, une vie de sainte, échappe aux larmes. *Catherine's Room*, qui se présente comme des panneaux de prédelle racontant la vie des saints, retrace en cinq tableaux les heures de la journée d'une femme isolée dans sa cellule, du lever au coucher : exercice de yoga à côté du lit, couture assise dans un coin, écriture non sans souffrance, prières et dévotions devant un autel brillant de mille bougies, sommeil. Une méditation sur la vie, la solitude.

Dans ce cycle des « Passions »,

L'exposition propose beaucoup d'autres pièces puisées dans ce registre. Elle rappelle aussi le début de la relation de Bill Viola aux maîtres du passé et à l'art religieux et montre, heureusement, le côté visionnaire de l'œuvre, à travers une grande installation de 1996.

Bill Viola a toujours regardé l'art des musées, mais ne s'y réfère directement que depuis une dizaine d'années. Depuis *The Greeting*, (« La Salutation »), inspiré de *La Visitation* de Pontormo. C'était la dernière œuvre du parcours du pavillon américain de la Biennale de Venise en 1995. Et c'est la première du parcours londonien.

La rencontre des femmes est devenue anonyme, mais elle est à la fois proche et loin de la scène de Pontormo, dont Viola reprend le décor de la rue et le point de vue, qui donne de la grandeur aux personnages. Le vidéaste, pour la première fois, met en scène des actrices habillées comme on peut l'être aujourd'hui, en robes longues d'été, châles et nu-pieds bibliques et babas cool. La beauté de l'image tient beaucoup aux gestes des mains, au ralenti (quarante secondes d'un film 35 mm étendues à dix minutes) qui les révèle et met l'étreinte hors du temps. Ce sont ces gestes, et non les visages, qui traduisent l'émotion de la rencontre.

Viola rejoint les recherches des Le Brun et de beaucoup d'autres peintres classiques qui se sont attardés sur les traits du visage comme figure des émotions et des passions, mais, à la différence de leurs études, le vidéaste a pour lui le mouvement, sur lequel il insiste en orchestrant son ralenti. Et c'est bien évidemment dans ce créneau qu'il opère pour montrer ce qui ne se voit pas dans la déformation du visage par la souffrance, la désintégration des corps, plus diverses formes laïques et religieuses de transformation et de transfiguration, de la plus physique à la plus métaphysique.

L'EAU ET LE FEU

Les deux figures troubles de *Sur-render*, une histoire de Narcisse qui finit en peinture baconienne, en sont un bel exemple récent : la déformation des visages par l'expression de la douleur y est relayée par la désintégration de leur image dans l'eau dans laquelle ils plongent.

La vidéo comme lieu de formation, déformation et disparition des images est au cœur de la réflexion de Viola. En témoigne la pièce *The Crossing*, (« Le Passage »), qui est

Observance, une grande composition de 2002 qui s'inscrit dans le cycle des « Passions » par son format et sa complexité, rappelle *The Greeting*. Elle met en scène 18 acteurs de tous âges, de toutes conditions et d'origines diverses, qui avancent en rang compact vers la caméra, regardent quelque chose hors champ qui provoque beaucoup de compassion, de tristesse.

On peut imaginer le dernier salut à un défunt, un cadavre en pleine rue, ou la déploration du Christ. C'est une belle pièce, centrée sur les visages et le manège des corps qui se frôlent, des mains qui se rejoignent au passage, traduisant ce besoin affectif de contact qu'ignorent tellement les Américains.

JEUX DE MAINS

Emergence, réalisée, comme *Observance*, pour l'exposition de Londres, est l'autre grande composition du cycle. Viola s'inspire d'une fresque de Masolino : deux femmes reçoivent le corps sans vie d'un homme surgi d'un puits débordant d'eau. Cette fois le sujet est biblique sans ambiguïté – un amalgame de résurrection et de déposition du Christ, et la reconstitution du genre tableau vivant. Jamais l'imitation de la peinture n'a été aussi littérale, en dépit de l'action, très lente, qui permet de mesurer encore et tou-

au cœur de l'exposition. Cette grande installation de 1996 utilise les deux côtés d'un immense écran.

Sur l'un on voit disparaître un homme dans un ruissellement d'eau. Simultanément, l'autre diffuse l'image du même homme qui se consume dans les flammes. L'eau et le feu : sacrifice et purification. La force de cette manifestation de présence-absence est entretenue par une bande-son répercutant dans toute l'exposition le bruit de l'eau torrentielle et des craquements du feu.

C'est une grande vision symbolique, comme Bill Viola en a produit plus d'une avant celle-là et depuis. Le fruit d'une méditation métaphysique, générée par une connaissance de la culture orientale aussi bien qu'occidentale, mais seulement après réflexion et exploration du médium vidéo, qu'il a détourné de son usage banal : filmer la réalité.

Geneviève Breerette

National Gallery. Trafalgar Square, Londres. Tél. : 020-7747 2885. Tous les jours de 10 heures à 18 heures, le mercredi jusqu'à 21 heures. Jusqu'au 4 janvier (fermé du 24 au 26 décembre et le 1^{er} janvier). Entrée : 7 £. Catalogue : 34,5 £. Produit par le J. Paul Getty Museum.